

TRIBUNE DE CAUX

changer

Ouverture des
conférences de Caux

L'ARGENTINE
après la guerre
des Malouines

Entretien
avec Jean-Louis Nosley

Espérance
de changement
ou
changement
d'espérance

par Michel Sentis

un en soleil pleine nuit

*Spectacle solo inspiré par la vie
de François d'Assise*

avec Michel Orphelin

TOURNEE EN BELGIQUE
du 30 septembre au 18 octobre
à l'initiative des communautés franciscaines

TOURNAI	jeudi 30 septembre, vendredi 1 ^{er} et samedi 2 octobre à 20 h Salle Forum, rue Blandinoise
GAND	mardi 5 octobre en soirée, salle de l'Institut Saint-Julien
BRUXELLES	jeudi 7 octobre à 15 h, vendredi 8 octobre à 20 h 15 Salle Saint-Michel, 2, rue Eudore-Devroye, 1040 Bruxelles
CARLSBOURG	mardi 12 octobre à 20 h 30 Salle du collège Saint-Joseph
BASTOGNE	jeudi 14, vendredi 15 et samedi 16 octobre heures non encore fixées Salle Jean XXIII
MANAGE	lundi 18 octobre à 20 h, salle Saint-Bernard

COMPTOIR SUISSE, LAUSANNE 11-26 septembre

Allée du Livre, stand des Editions : Caux, Ouverture, Soc (Hall 10, aile ouest)

Calendrier des séances de signatures :

Dimanche 12 septembre 14 h à 17 h	Jean-Pascal Rodieux pour Les Chemins du printemps (Ouverture).
mercredi 15 septembre dès 9 h 30	Jean-Jacques Odier présentation de la revue mensuelle Changer (Caux).
Jeudi 16 septembre 14 h 30 à 16 h	Marc-André Jaccottet pour L'horizontal et le vertical dans la pratique médicale (Caux).
Vendredi 17 septembre 14 h à 17 h	Edmond Racloz pour Oku lima (Soc).
Samedi 18 septembre 14 h à 17 h	Alain Burnand pour A l'Épreuve du Temps (Ouverture).
Lundi 20 septembre dès 9 h 30	Olivier Dubuis et Willy Randin présentation de la revue Terre Nouvelle (Département Missionnaire - Soc).
Lundi 20 septembre 14 h à 17 h	Frida Nef pour Un sens à la vie (Caux).
Jeudi 23 septembre 14 h à 17 h	Mamia Woungly-Massaga pour Le Tronc béni de la prière (Soc).
Samedi 25 septembre 10 h à 12 h et de 14 h à 16 h	Pierre Pascal, Daniel Grivel, Philippe Gilliéron pour A fleur de temps - Minutes œcuméniques à la Radio Suisse Romande - (Ouverture).
Permanence du stand	Charles Piguet co-auteur avec Michel Sentis de Ce Monde que Dieu nous confie (Centurion - Caux).

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguet, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain, Marcel Seydoux.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 70 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 520 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF 80 ou Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 90 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 35 ; Fr.s. 15. - ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 4 250 francs CFA (abonnement avion) ou 3 900 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Pour un Liban fort et uni

Nous écrivons ces lignes en ces jours cruciaux où l'envoyé américain Philip Habib, faisant la navette entre deux adversaires qui se combattent tout en s'ignorant, semble arriver au bout de ses peines. L'évacuation de l'O.L.P. paraît acquise, même si un obstacle de dernière minute peut encore tout remettre en question et conduire à une nouvelle hécatombe.

La solution, si l'on peut utiliser ce mot, et si elle se révèle viable et durable, aura été payée lourdement en pertes humaines et en destructions matérielles. Faut-il qu'il en soit toujours ainsi ?

Une des questions-clé, maintenant, est l'avenir du Liban. Ce peuple qui a tant souffert du fait des autres pays, de nos fautes à tous dans un passé ancien ou récent, va-t-il maintenant sombrer sous le poids de ses propres divisions ou va-t-il au contraire nous montrer l'exemple de la réconciliation ? Il pourrait se révéler une force d'unité et de paix. La part prise par les dirigeants libanais à la solution de la crise est peut-être un signe que le Liban saura saisir l'occasion. Celle-ci ne se représentera sans doute pas une seconde fois.

Méridien

À TRAVERS CHAMPS

Une lettre

Nous avons reçu de l'Inde en juillet dernier une lettre pleine d'affection, avec un reproche... « Mes chers père et mère, quand nous nous sommes rencontrés en janvier, vous m'aviez promis de venir nous voir à la maison à Bombay, et vous ne l'avez pas fait ? Qu'est-ce qui ne va pas ? » ...« J'ai oublié de vous dire que mon anniversaire de 17 ans est le 12 août. Vous viendrez tous les deux pour la fête ! Tous à la maison nous nous réjouissons de votre venue... »

Ce garçon, c'est vrai, nous avons fait sa connaissance en visitant la merveilleuse ferme irriguée de V.-B. Salunkhe à Naigaon, dans le district de Pune, en janvier dernier. Sa famille était originaire du village et lui étudiait la mécanique à Bombay... Ma femme avait bien noté son invitation et son adresse, mais nous n'avions passé que quelques heures à Bombay, en route pour Delhi, et nous avions commis la double faute d'oublier l'invitation et de ne pas nous excuser de n'y pas répondre...

Shashikant demandait aussi nos suggestions pour sa future carrière d'ingénieur mécanicien... Je lui ai proposé de devenir l'homme qui assurerait l'eau nécessaire à chaque famille paysanne de l'Etat de Maharashtra. Quant à fournir l'amitié indispensable entre chaque famille et chaque nation du monde, il peut nous donner des leçons.

Philippe Schweisguth

Nucléaire civil : « Le point intermédiaire le plus juste »

De M. H. Wyss, ingénieur dans le canton de Vaud, en Suisse, nous recevons la lettre que voici, qui fait suite au dossier sur le nucléaire paru dans notre numéro de juillet-août :

Le nucléaire civil échappe, comme vous le dites, pour l'instant à la règle du jeu démocratique. On voit cela dans tous les pays qui y sont confrontés. C'est dû à sa complexité et aussi au fait que le manque croissant d'électricité, dû à notre mode de vie, a forcé les hommes responsables à prendre des décisions un peu hâtives pour l'introduction du courant nucléaire. C'est la raison pour laquelle le peuple, quand il s'en est rendu compte, s'est divisé en deux camps, un plus véhément que l'autre, l'un en faveur du nucléaire surtout pour des raisons économiques et réalistes, l'autre contre le nucléaire pour des raisons humanitaires et transcendantes. Les raisons des derniers sont peut-être tout aussi valables que celles des premiers. Mais ce qui est regrettable, c'est que les deux camps se retranchent dans des positions extrêmes sans volonté de reconnaître les raisons valables de l'adversaire. En France, la balance a penché en faveur des promoteurs du nucléaire. On a même procédé, pour économiser la matière fissible, à la construction de surgénérateurs hypothéquant ainsi l'avenir de problèmes supplémentaires dont on ne sait pas s'ils pourront vraiment être maîtrisés un jour. Le contraire s'est produit en Autriche et en Suède où le nucléaire est condamné à un temps d'arrêt avec des conséquences néfastes certaines sur le futur développement de l'industrie, le progrès technique et même sur le confort et le bien-être du citoyen.

Ce qu'oublie souvent les adversaires, c'est qu'en arrêtant la construction de centrales nucléaires et à plus forte raison en supprimant les centrales déjà existantes, on s'expose à une très forte réduction de notre niveau de

vie, réduction tout à fait inacceptable par la grande majorité du public. C'est la raison pour laquelle il faut absolument trouver une solution intermédiaire, c'est-à-dire, tout en freinant le nucléaire, de permettre quand même un minimum de centrales pour couvrir les besoins les plus urgents. On s'exposera ainsi, il faudra bien s'en rendre compte, à certaines restrictions d'énergie, sous forme de mazout, benzine, courant électrique, gaz et tout ce que cela pourra avoir comme conséquence pour notre niveau de vie. Peut-être cela stimulera notre réflexion en ce qui concerne notre responsabilité envers les pays du tiers monde moins favorisés que nous à cet égard.

Si on est d'accord d'éviter des solutions extrêmes, le débat s'ouvrira pour trouver le point intermédiaire le plus juste. C'est là que le jeu démocratique pourra de nouveau entrer en action et cela, si possible, sans véhémence, chaque partie s'efforçant à une discussion objective et restant ouverte aux argumentations de l'autre. Ce sera une tâche difficile demandant beaucoup de sagesse de la part du gouvernement.

De M. A. Brunnschweiler, de Genève :

Je me permets de vous faire part d'une réflexion, après lecture de l'exposé de M. P. Daurès, du docteur H. Frossard et de la déclaration du « Groupe de Bellevue ».

D'après ce que j'ai lu depuis des années, les centrales nucléaires se chargent peu à peu d'éléments radioactifs, à un tel point qu'au bout de 25 à 30 ans elles deviendraient inutilisables et seraient à démolir.

Or, il n'en est nulle part question dans les exposés ci-dessus, ce sujet semblant maintenant soigneusement évité de part et d'autre.

Une analyse à ce propos me semble pour le moins aussi capitale que celle de la sécurité momentanée que les centrales peuvent offrir.

Premières semaines de la conférence de Caux

Les vraies rencontres

A l'opposé de cette affreuse expression « les relations publiques », avec tout ce qu'elle sous-entend de superficiel et de commercial, notre époque a besoin de rencontres authentiques au sens où l'entendait le philosophe Gabriel Marcel : « L'acte par lequel une conscience est capable de s'ouvrir en présence d'une autre conscience. » Acte avant tout désintéressé, où prime ce que pense et ce que ressent l'autre : où une place est laissée à l'inattendu, à l'irrationnel, au silence.

Cet étonnant brassage international, interracial et interculturel qui se fait tout au long des conférences de Caux n'a de sens que dans cette quête sincère de rencontres vraies, condition nécessaire à la paix entre les hommes.

La première semaine de l'été a mis en présence deux continents dont les relations sont aujourd'hui bien distantes : l'Europe et l'Amérique. Mme Faith Ryan Whittlesey, ambassadeur des Etats-Unis en Suisse, qui représentait officiellement le Département d'Etat, a affirmé qu'un groupe de personnes tel que celui qui se retrouvait à Caux « pouvait sans aucun doute contribuer de façon significative, au fil des années, à réduire les tensions et les conflits qui existent entre les peuples et à bâtir l'amitié et la confiance qui sont la pierre angulaire d'un monde sûr et libre ». L'ambassadeur a tenu à souligner le rôle important qui devait être joué dans ce sens par les citoyens à tous les niveaux de la société, et pas seulement par les diplomates.

Un des temps forts du symposium a été l'échange particulièrement franc qui a permis à des Européens et des Américains d'exprimer les sentiments qu'ils éprouvaient les uns vis-à-vis des autres. Un Américain a dit l'impression de malaise qu'il ressentait devant ce qu'il appelait « l'excès de subtilité des Européens » tandis qu'un Français avouait sa difficulté

à voir les relations transatlantiques autrement que comme le rapport entre le fort et le faible.

Un Anglais vivant en Amérique a fait part des effets que l'anti-américanisme en Europe provoque aux Etats-Unis : « Il sape la générosité des Américains : il les décourage de penser au monde : il rend la tâche plus malaisée encore à ceux qui comprennent notre interdépendance. »

Une Anglaise résidant en Allemagne s'est excusée auprès des Américains des sentiments d'hostilité qui l'habitaient.

Un avocat de Washington a pour sa part demandé aux Européens d'aider les Américains à découvrir la force qui leur est nécessaire pour vivre vraiment les principes moraux qu'ils professent.

Un autre temps fort de la semaine a été la visite d'un groupe des deux continents à l'Institut Jean-Monnet pour l'Europe à Lausanne. Son directeur, le professeur Henri Rieben, un passionné et un enthousiaste de l'Europe, a aidé ses visiteurs à mieux comprendre les raisons profondes de l'idée européenne, conçue par Jean Monnet non contre l'Amérique, mais bien plutôt à l'exemple de ce grand ensemble fédéral que sont les Etats-Unis.

Sans complexes

La deuxième rencontre de l'été a pris un tour à la fois plus intime et plus bruyant avec l'arrivée de familles entières, du grand-père nonagénaire à l'enfant de 90 jours. La maison abritait à ce moment-là plus de 500 participants. Au-delà des thèmes de réunions plénières fort stimulants (*Pouvoir* : qui a le dernier mot dans la famille et dans le pays ? *Travail* : surmenés, chômeurs et tire-au-flanc. *Argent* : ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas. *Nourriture* : notre attitude envers la pauvreté et l'abondance). j'ai été frappé de constater les effets directs du climat d'honnêteté qui régnait à Caux. Dès la première réunion, des jeunes de 14 à 17 ans montaient sans complexes sur l'estrade – comme elle peut paraître haute lorsque plusieurs centaines de paires d'yeux sont fixés sur vous – pour relater les expériences qu'ils avaient faites au cours de l'année, à l'école ou dans leurs familles : jalousies surmontées, honnêteté dans les rapports avec des professeurs, décisions d'affirmer sa foi parmi des camarades... Le tout dans une simplicité déconcertante à une époque où le fossé des générations paraît toujours



Trois instantanés : un grand brassage international. / A l'occasion de la rencontre des familles, le D^r Abdo Salaam, ancien ministre égyptien de la Santé, et Mme, venus avec trois de leurs petits-enfants, dont l'un figure sur la photo, prennent un repas avec un ménage suisse. / Lors du symposium euro-américain.

béant. Un jour, une Américaine de 11 ans, fille de parents divorcés, a dit la décision qu'elle avait prise de renoncer à la haine qu'elle vouait à la deuxième femme de son père et de lui écrire. Renseignement pris, il semble que ce sont les camarades de son groupe de travail, des filles de son âge, de nationalités et de langues différentes, qui l'avaient aidée à franchir cette étape.

De leur côté, des parents se sont rencontrés pour confronter leurs expériences en matière d'éducation. Père moi-même d'enfants de 15 et 10 ans, j'ai été frappé par la richesse de l'échange et j'en ai pris de la graine.

La session des familles, comme toutes les autres conférences de Caux, n'était pas réservée aux seuls croyants. Un garçon hollandais qui se présentait comme incroyant a eu raison de demander à ceux qui étaient comme lui de ne pas en tirer prétexte pour ne rien faire pour le monde. On a pu sentir cependant que, pour beaucoup, la rencontre avec l'autre, celui qui est différent, celui qui pense autrement, est souvent le prélude d'une rencontre plus importante, celle qui nous met en présence de notre Créateur.

Jean-Jacques Odier

Prochain numéro de « Changer »

Spécial Caux 82

avec un compte rendu détaillé et richement illustré de toutes les sessions de l'été : symposium euro-américain, familles, santé, Afrique, hommes politiques, milieux économiques.

L'ARGENTINE après la guerre des Malouines

Charles Piguet interroge
Jean-Louis Nosley
de retour d'Amérique latine

Pourquoi l'Amérique latine a-t-elle un tel pouvoir d'attraction sur certains jeunes intellectuels européens ? Est-ce parce qu'ils sentent inconsciemment que les luttes sociales et politiques qui s'y livrent décideront du développement futur de l'histoire ? Certains, portés par une espérance et par leur enthousiasme juvénile, y sont allés militer dans le sillage des Che Guevara et des Fidel Castro pour en revenir souvent désabusés. Quoi qu'il en soit, l'Amérique latine continue à alimenter les discussions entre ceux qui se passionnent de politologie et à susciter des prises de position dans les milieux politiques et religieux.

Jean-Louis Nosley, 30 ans, est lui aussi fasciné par l'Amérique latine. Il y a déjà passé plus de deux années, parcourant plusieurs pays. En Espagne, comme coopérant, il avait appris l'espagnol et le catalan. Ses séjours au Brésil lui ont permis une maîtrise parfaite du portugais. Il était à Buenos-Aires pendant le conflit des Malouines alors que d'intenses échanges diplomatiques essayaient encore d'éviter le pire. C'est avec lui que nous examinons la situation de l'Argentine et de ses relations avec l'Europe à la suite d'une guerre qui, même si elle n'a fait que reconduire au *statu quo ante* quant à la souveraineté sur les îles, ne laissera pas les pays qui y étaient impliqués tout à fait comme avant.

Changer : Au début de cet entretien, pourriez-vous nous parler de vos liens avec l'Amérique latine et de ce qui vous a conduit à vous rendre en Argentine ?

Jean-Louis Nosley : C'est un appel et un sens de responsabilité qui m'attirent vers

ce continent. Je viens d'y faire mon deuxième séjour. Je me trouvais à Montevideo en avril avec un ami brésilien qui milite avec moi dans le Réarmement moral lorsque le conflit des Malouines a éclaté. Nous avons senti avec force que nous devons traverser l'estuaire jusqu'à Buenos-Aires pour savoir ce que pensaient les Argentins. Jusque-là, j'avais été l'un de ces Européens qui ignorent tout de l'Argentine. Je jugeais la situation d'un point de vue européen, peut-être même britannique, puisque ma mère est anglaise. J'ai donc dû mener une lutte contre moi-même et, la veille de notre départ pour Buenos-Aires, la pensée s'est imposée à moi que les Argentins n'auraient que faire de mes points de vue, qu'ils avaient besoin d'un cœur ouvert et surtout d'être écoutés. Cette pensée s'est révélée capitale car les Argentins que nous avons rencontrés n'ont pas fait mystère de ce qu'ils ressentaient, ce qui n'aurait pas manqué de provoquer une réaction de ma part. Ironie du sort, lorsque j'ai téléphoné de Montevideo pour annoncer notre arrivée, notre hôte de Buenos-Aires, qui ne me connaissait pas encore, m'a pris pour un Uruguayen. Quand nous nous sommes rencontrés, ses premières paroles ont été : « Je voudrais vous remercier de l'appui que vos deux pays, le Brésil et l'Uruguay, ont apporté à l'Argentine. »

De l'admiration à la haine

— Et comment avez-vous réagi ?

— Je n'ai pas su que dire. Plus tard, j'ai expliqué que j'étais Français en cachant soigneusement que ma mère était citoyenne britannique. Enfin, lorsqu'un esprit de confiance s'est créé, j'ai révélé en toute honnêteté mes origines.



Jean-Louis Nosley (à droite) s'entretenant à Caux avec deux participants argentins, M. Molina, ingénieur agronome, et son épouse.

A la fin de mon séjour, lors d'une soirée avec une douzaine de personnes, j'ai même été amené à faire des excuses aux Argentins présents pour les avoir si mal jugés avant d'être venu chez eux. Ils ont été tellement touchés qu'ils se sont excusés à leur tour de paroles qui auraient pu me choquer. « Nous ne savions pas que votre mère était anglaise », dirent-ils. A quoi j'ai répondu : « Et pour cause, je vous l'avais bien caché ! »

— Que pouvez-vous dire des relations entre l'Argentine et l'Angleterre ?

— L'anecdote que m'a racontée mon hôte à Buenos-Aires, un avocat d'affaires, me semble illustrer parfaitement la situation. Pendant la deuxième guerre mondiale, alors qu'il était petit garçon, il avait demandé un jour à son père : « Maintenant que les Anglais sont accaparés par une guerre en Europe, ne serait-ce pas le moment de reprendre les Malouines ? » Son père l'avait remis à sa place : les Anglais se battaient en Europe contre le nazisme et le fascisme, des fléaux parmi les pires que l'humanité ait connus : le moment était mal choisi et ce serait une trahison... mais un jour, l'Argentine récupérerait les Malouines.

Les enfants argentins apprennent en effet à l'école que les Malouines font partie du territoire national et qu'elles ont été prises par les Anglais en 1833, un peu comme les petits Français apprenaient que l'Alsace-Lorraine était française pendant qu'elle était occupée par les Allemands. Ceci n'empêchait pas les Argentins d'avoir une grande admiration pour les Anglais en tant que peuple mais cette admiration s'est transformée en profonde amertume, puis en haine à mesure que se développait le conflit.

A vrai dire, les Argentins se sont estimés triplement trahis. Par l'Europe d'abord, par les Etats-Unis ensuite, enfin par leurs dirigeants. Ils se sont en effet bien vite rendu compte que ceux-ci



L'avenue du 9 juillet, à Buenos-Aires, une des grandes artères de la capitale argentine.

s'étaient lancés dans une aventure militaire sans avoir réfléchi aux conséquences possibles.

– On a pourtant eu l'impression de l'extérieur que, tout au long de la guerre, la population faisait bloc derrière le gouvernement du général Galtieri, toutes tendances politiques confondues.

– C'est la caractéristique des Argentins d'être très patriotes, du moins lorsque l'honneur national est en jeu. Cependant, leur appui au gouvernement n'était pas inconditionnel. Lors de manifestations, on a pu lire sur des calicots : « Oui à l'Argentine, non à la dictature », ou bien : « Les Malouines appartiennent à l'Argentine, les disparus aussi. » Le fils de mon hôte qui est étudiant en droit m'a confirmé ces sentiments. « Nous sommes à 80 % contre les militaires, m'a-t-il dit, mais sur la question des Malouines nous les soutenons à 90 %. »

– Les militaires n'avaient-ils aucune assise populaire ?

– Lorsqu'ils ont pris le pouvoir, la plupart des Argentins ont poussé un soupir de soulagement car le pays, aux prises avec la guérilla, n'était pratiquement plus gouverné. Isabelle Peron avait tout laissé faire. Mais avec le temps, on s'est rendu compte que certains militaires profitaient de leurs positions pour obtenir des avantages matériels. La corruption était devenue telle que, notamment parmi la jeunesse, on en venait à préférer les *Monteneros*, repliés dans les montagnes, à la caste des militaires. Il faut dire que, contrairement aux militaires brésiliens qui

proviennent des classes populaires, les militaires argentins sont issus surtout des hautes classes sociales.

– On en revient donc à l'affrontement pauvres-riches qui est considéré si souvent en Europe comme la donnée principale du continent latino-américain.

– Pas entièrement, car ce qui est peut-être vrai en Bolivie, au Brésil, au Mexique et même au Venezuela, qui est un pays riche mais avec de grands contrastes, cesse d'être vrai en Argentine où le nationalisme joue un rôle immense. D'ailleurs, au Brésil aussi, le sentiment national est très développé.

En fin de compte, tout le conflit des Malouines était basé sur des orgueils nationaux blessés.

– Mais pourquoi les militaires argentins se sont-ils lancés dans une aventure aussi hasardeuse ?

– Comme je l'ai dit, les Malouines étaient une revendication permanente de l'Argentine mais, à ce moment précis, le gouvernement était aux abois. Des manifestations de la C.G.T. péroniste menaçaient son assise politique. De façon désespérée, il s'est lancé dans une opération qui était certes préparée à l'avance, mais dont le détonateur a été la crise sociale. C'était tout ou rien. En effet, si les Anglais n'avaient pas réagi comme ils l'ont fait, le général Galtieri serait encore au pouvoir aujourd'hui !

– Est-ce que l'Argentine s'est sentie soutenue par les autres Etats sud-américains ?

– Plus par certains que par d'autres. Par le Pérou et par le Venezuela certainement, le Brésil maintenant une position plus nuancée. Le Chili est resté neutre à cause de son conflit avec l'Argentine au sujet de la souveraineté sur trois îles séparées de la Terre de Feu par le canal de Beagle. La Colombie, qui craignait de s'identifier au Venezuela avec lequel elle a un différend au sujet de la délimitation du plateau continental, est aussi restée neutre.

Le conflit a permis à l'Argentine de prendre conscience de son appartenance à l'Amérique latine. « Jusqu'ici nous étions plus Européens que Latino-Américains, m'a dit quelqu'un à Buenos-Aires. Lorsque nous nous sommes sentis abandonnés par l'Europe, nous nous sommes tournés vers l'Amérique latine. » Ainsi, même si deux pays comme le Chili et la Colombie ont été plus que tièdes, le vote de soutien a été quasi unanime à l'Organisation des Etats américains. Et c'est cet appui qui fait dire aux Argentins que l'affaire des Malouines n'est pas terminée, que même s'ils ont été vaincus militairement ils continueront à lutter par tous les autres moyens pour recouvrer ce qu'ils considèrent comme une parcelle de leur territoire national.

– Mais que pensent les habitants de ces îles ?

– Une citoyenne britannique, résidente en Argentine depuis une quarantaine d'années, m'a raconté qu'elle s'est rendue aux Malouines il y a quatre ans et qu'elle a pu connaître l'état d'esprit qui règne parmi les habitants.

Ceux-ci vivent dans un complet isolement accentué encore par les conditions climatiques. L'Argentine est dans leur esprit plus éloignée encore que la Grande-Bretagne, située pourtant à 8 000 km de là. Ils ont leur propre gouvernement, leur propre parlement élu, leur propre monnaie.

A l'époque, un haut-fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères britannique, après consultation avec des représentants du gouvernement à Buenos-Aires, se rendit en mission pour connaître la volonté des habitants de l'île.

Les représentants élus de l'île ont rejeté toute proposition qui modifierait leur statut. Consultée par référendum, la population a confirmé cette position à la quasi-unanimité. Au parlement de Westminster, il s'est même constitué un groupe de pression pour maintenir les îles sous souveraineté britannique.

L'isolement dans lequel vivent les habitants des Malouines est pour beaucoup dans le refus d'accepter le moindre changement de leur style de vie. Mais, soulignait encore cette citoyenne britannique, dans le monde d'aujourd'hui, on ne peut plus vivre isolé de ses voisins les plus proches. La question est donc de savoir

comment transformer la mentalité de ces habitants pour qu'ils acceptent un jour de se lier à l'Argentine sans crainte que leurs traditions et leur mode de vie soient changés contre leur gré.

- Abordons maintenant le rapport entre l'Europe et l'Amérique latine après les Malouines.

- Pour les Argentins, les seuls pays amis en Europe sont aujourd'hui l'Espagne, l'Italie et l'Irlande, qui ont refusé de se plier à l'embargo commercial décidé par la Communauté européenne, sans parler des pays neutres bien sûr. Ils ont aussi eu le sentiment que l'Europe ignorait pratiquement tout de l'Amérique latine. Même au Brésil, le conflit a rendu les gens sceptiques et critiques vis-à-vis de l'Europe. On n'a pas compris par exemple qu'un gouvernement socialiste et tiers-mondiste comme celui de la France ait soutenu le gouvernement conservateur britannique. Il était cependant difficile pour eux de se rendre compte qu'un gouvernement socialiste n'éprouve pas une sympathie débordante pour un régime militaire d'extrême-droite comme celui de l'Argentine.

Argentins et Anglais à Caux

- Il faut dire que l'appui des pays de la Communauté européenne à l'Angleterre n'a pas été acquis sans certains marchandages qui touchaient essentiellement à des accords économiques européens. Mais ceci étant du passé, que pourrait faire l'Europe maintenant ?

- Je ne vois pas ce que pourraient faire les gouvernements si ce n'est appuyer le général Bignone qui semble le meilleur homme pour administrer le pouvoir dans les circonstances présentes. Par contre, je crois que beaucoup peut être fait au niveau des contacts entre les personnes. C'est là où chacun peut s'activer car il y a beaucoup de Sud-Américains en Europe et beaucoup d'Européens en Amérique du Sud.

- Quelques Argentins se trouvent maintenant à Caux. Ils ont inévitablement eu des contacts avec des Anglais. Que s'est-il passé ?

- C'était assez difficile au départ, mais la glace s'est très vite rompue grâce à une certaine humilité des deux côtés. Nos amis argentins sont venus avec l'intention d'apprendre, d'accepter aussi leur part de torts. Ils voulaient également aider les Anglais à comprendre ce qu'ils ont ressenti.

L'une des richesses de l'Argentine



La venue des Argentins à Caux avait été préparée par une rencontre qui avait eu lieu à Montevideo alors que la guerre n'était pas encore terminée. Les nouvelles que nous avions transmises à nos amis uruguayens puis à nos amis au Brésil après notre séjour à Buenos-Aires avaient provoqué chez eux le sentiment qu'il fallait examiner d'urgence ce que des citoyens ordinaires pourraient faire là où les hommes d'Etat semblaient échouer. Ce sont certains de nos amis d'Uruguay qui ont su convaincre des Argentins de venir à Montevideo pour participer à cette réunion. Les personnes présentes, qui comprenaient également un Anglais et une citoyenne américaine, ont réussi à trouver l'unité non pas sur la question des Malouines qui, comme on le sait, est extrêmement compliquée, ni sur les positions respectives, mais sur la connaissance des torts causés par des attitudes arrogantes et méprisantes de part et d'autre. La venue d'une délégation argentine à Caux est le résultat direct de cette réunion.

- Qu'ont dit les Anglais qui étaient à Caux ?

- J'ai été frappé par leur ouverture d'esprit et leur promptitude à accepter eux aussi leur part de torts. Il semble d'ailleurs qu'un grand chemin ait été parcouru ces dernières semaines en Angleterre même. L'homélie du primat de l'Eglise anglicane dans laquelle il a rejeté l'usage de la violence pour résoudre les conflits internationaux n'a peut-être pas plu à tous les dignitaires de la Couronne qui l'écoutaient dans la cathédrale Saint-Paul à Londres, mais elle a suscité un large écho dans le pays. Les Malouines ont donc provoqué un réexamen des valeurs, que ce soit en

Argentine ou en Angleterre : en Argentine sur le gouvernement, le régime, les militaires, en Angleterre sur les vieux réflexes impérialistes. Cet examen auto-critique qui se fait des deux côtés immédiatement après les hostilités est quelque chose de nouveau. Le conflit aura au moins eu ce bon résultat.

- Manifestement, les Malouines feront encore parler d'elles. Quel peut être l'espoir de résoudre le problème à long terme ?

- Les positions sont tranchées de part et d'autre et il faudra beaucoup de travail pour faire évoluer les mentalités. Quant à la solution politique, elle demandera de l'imagination et du tact mais, s'il y a une volonté d'aboutir, les idées ne manqueront pas. Le *Times* de Londres, par exemple, publiait déjà en avril dernier un article de l'historien Robin Mowat, d'Oxford, dans lequel celui-ci montrait que la générosité, par opposition à l'esprit de propriété, pouvait aussi être payante en politique. « Nous sommes hypnotisés par le concept de « souveraineté », écrivait-il, à une époque où les signes les plus encourageants pour l'avenir de l'humanité sont venus de pays qui ont su abandonner une parcelle de leur souveraineté pour la partager avec d'autres. La souveraineté signifie pour un pays qu'il se fait un honneur de conduire seul ses propres affaires. Mais quand on découvre qu'on conduit ses affaires beaucoup mieux en concertation avec ses voisins, alors le partage de la souveraineté et du pouvoir devient un objectif désirable. »

Espérons que Anglais et Argentins sauront s'ouvrir à ces vérités des temps modernes. ■

NOUS aspirons tous à un changement. Ce sentiment prend sa racine dans une certaine conscience de *non-perfection*.

Certes, nous ne songeons pas à changer le sourire de la Joconde, tant l'œuvre de Léonard de Vinci touche à la perfection. Mais nous ne pouvons exclure que les générations suivantes ne découvrent un jour que ce sourire pouvait être encore plus beau !

Notre besoin de changement a donc une valeur relative, liée à notre conception de la perfection. Celle-ci diffère selon que nous plaçons telle valeur au-dessus de telle autre. Si l'on considère le libre exercice de sa sexualité comme une valeur essentielle, on trouve que la légalisation de l'interruption volontaire de grossesse est un progrès dans la voie du changement. Si le respect absolu de la vie semble une valeur plus fondamentale, la banalisation de l'avortement apparaît comme une régression. Des hommes peuvent donc avoir des points de vue non seulement divergents mais diamétralement opposés sur la valeur d'un même changement.

Or, aujourd'hui, on nous fait mijoter le changement à toutes les sauces politiques.

Le mot *changement* – peut-être le seul slogan qui ne change pas quand nous changeons de gouvernement – entretient une équivoque propice aux succès électoraux. Il est suffisamment vague pour que chacun puisse reconnaître, dans les propos d'un candidat, la promesse de voir se réaliser ses propres aspirations. Le désenchantement est alors à la mesure de l'ambiguïté. De là vient l'expression populaire, répétée par tant de bouches : « Plus on parle du changement, plus c'est toujours la même chose ! »

Déplacer les meubles

Chacun, qu'il soit athée, libéral, communiste ou chrétien, a, profondément inscrits en lui, des critères de perfection qui lui font ressentir toute modification de ses rapports avec la société dans un sens ou dans l'autre : « La situation s'améliore, se détériore... »

Quels sont ces critères qui font notre personnalité ? A chacun d'y réfléchir. Ce sont eux qui nous font ressentir comme mensongère la propagande des partis auxquels nous voudrions pourtant adhérer, comme insuffisante l'éducation que nous avons reçue de nos maîtres, comme incomplet l'héritage transmis par nos parents. Ils dépassent l'acquis, car ils sont l'essentiel de chacun de nous.

Ceci est important, parce que c'est par rapport à ces critères que nous pouvons avancer dans la voie du changement – je dis *avancer* par opposition à *régresser*.

J'illustrerai ceci par un exemple personnel. Ma femme et moi connaissons parfois des moments de tension. Je

Espérance d changement

par Mic

travaille à mon bureau, qui est dans notre chambre. Ma femme va et vient puisque c'est aussi sa chambre. Cela dérange mes réflexions. Si la perfection de mon travail prend un caractère absolu, je lui dis de me laisser tranquille et je la vexé. J'éprouve alors un besoin de changement : « Si seulement nous avions un appartement assez grand où je pourrais avoir un bureau pour moi tout seul ! »

Beaucoup de changements de société sont nés ainsi. On diagnostique un mal et, sans référence à aucun critère de perfection précis, on propose un changement qui, intellectuellement, semble y remédier. On propose de déplacer les meubles de l'appartement : mettre le bureau de monsieur dans le salon, mais cela a certains inconvénients ; le mettre dans l'entrée, mais il y en a d'autres...

Ma femme et moi avons appris que déplacer les meubles à l'intérieur de l'appartement a rarement réduit la tension entre nous ! S'il suffisait de déplacer les meubles, les avocats qui vivent des querelles de ménage se seraient reconvertis en déménageurs...

Tous les déménageurs politiques du pays laissent ainsi M. et Mme France continuer leurs querelles, car les vrais changements ne sont pas dans la disposition des meubles, mais dans la disposition intérieure des individus.

Ce qui change la vie

Dans notre vie domestique, il y a une façon plus simple que le déménagement pour résoudre le problème. C'est là qu'interviennent les critères de perfection auxquels nous nous référons. Etant chrétiens, nous reconnaissons nos aspirations dans cette parole de Jésus : « Bienheureux les pacifiques, bienheureux les pauvres, bienheureux les purs... » ou encore dans cette autre : « Soyez parfaits comme mon Père est parfait. »

La perfection de mon travail ne peut être ressentie que comme seconde par rapport à notre unité. Là est le critère qui permet d'évaluer le changement nécessaire. Il s'agit pour moi de reconnaître que j'ai tort de m'irriter intérieurement contre ma femme, puis de lui demander

Le changement ou d'espérance

el Sentis

pardon. Il s'agit pour nous deux d'être unis pour regarder en face ce problème et trouver la solution pratique. C'est cela qui change la vie.

Il faudra bien qu'un jour M. et Mme France se décident à orienter leur réflexion dans ce sens-là s'ils ne veulent pas aboutir à l'issue inéluctable du divorce. Ce jour-là, ils congédieront les équipes de déménageurs qui se succèdent chez eux et, unis, ils regarderont en face les problèmes à résoudre.

A la conquête de soi-même

On peut sourire : quel est le lien entre de menus problèmes domestiques et les grands problèmes mondiaux ? Il n'est pas inutile de se rappeler que, si tant de grands problèmes se trouvent sans solution, ce n'est pas faute de moyens techniques mais faute de volonté. Or, il est tout aussi difficile pour les autres que pour moi-même de contraindre sa volonté. C'est en moi d'abord que je prends conscience du prix du changement parce que c'est en moi que je mesure la difficulté du « Il n'y a qu'à ».

Dans les relations avec mon épouse, la domination a tôt fait de s'installer dès que l'un des deux cesse d'être sensible au désir d'égalité de l'autre. Je perds du même coup la foi que le monde puisse sortir des rapports dominants-dominés. Par contre, c'est à l'égalité quand elle prévaut entre nous que s'alimente mon espérance pour le monde.

Quand le Réarmement moral vous propose de changer, ce n'est pas pour vous procurer le plaisir de vous sentir meilleur. S'il vous propose d'examiner votre vie à la lumière des critères de perfection auxquels adhère votre conscience, c'est pour vous permettre de faire croître votre espérance. Dans ces colonnes, quatre termes sont souvent proposés comme critères de perfection : honnêteté, pureté, désintéressement, amour. Adoptez ces critères, adoptez-en d'autres qui vous tiennent encore plus à cœur, cela est secondaire. Mais ne biaisez pas. Si vous adoptez l'honnêteté, ne prenez pas une mesure qui vous permette d'appeler un

mensonge autre chose qu'un mensonge. Chaque pincement de ressentiment ou de jalousie est déjà une atteinte à notre idéal d'amour.

Il faut résolument s'engager dans ce chemin de conquête de soi-même pour atteindre l'espérance, la vraie, celle qui ne trompe pas.

En fin de compte, qu'est-ce qui change vraiment notre vie, si ce n'est le renouvellement profond, quotidien, de notre espérance ? Que chacun y réfléchisse à la lumière de son expérience propre. Quels événements ont changé sa vie ? Un diplôme obtenu, des fiançailles, la naissance d'un enfant... étapes du renouvellement de l'espérance.

Quels événements l'ont ternie ? Le décès non accepté d'un proche, un échec professionnel, une offense subie et non pardonnée... jalons sur la pente de la désillusion. Chacun doit regarder sa vie avec lucidité pour comprendre ce qui s'est passé en lui. Là est le fil d'Ariane de l'espérance.

Le renouvellement à notre portée

Hélas, M. et Mme France n'ont plus que des désillusions. Voilà pourquoi leur vie est terne. Ceux qui briguent le pouvoir confient à des experts du marketing le soin de trouver les slogans qui allumeront l'envie des citoyens. Ils récoltent les désillusions que sèment habituellement ces doctes spécialistes du *lave-plus blanc*. Pour renouveler l'espérance des citoyens, ils devraient d'abord se renouveler eux-mêmes en s'interrogeant : sont-ils fidèles aux nobles idéaux dont ils se réclament ?

Chaque Français qui se réconcilie avec un adversaire, qui pardonne une offense, qui reconnaît une erreur, non seulement renouvelle sa propre espérance, mais contribue à redonner espérance à M. et Mme France. Car le compromis dans notre vie signifie la mort de l'espérance chez les autres.

Notre génération a devant elle des tâches immenses. Pour les accomplir, elle aura besoin de s'appuyer sur l'espérance de millions et de millions de gens. C'est celle-ci qui entraînera les volontés.

Tous les subsides des gouvernements, tout l'argent de la Banque mondiale ne susciteront jamais l'espérance. C'est l'espérance qui suscitera les moyens. Voilà où se situe le nouveau réalisme politique.

Nous attendons tous de quelque événement imprévu ou de quelque homme providentiel un renouvellement de notre espérance. Mais ce renouvellement est à notre portée. Car l'événement inattendu pourrait être notre propre changement et l'homme que nous cherchons pourrait n'être après tout que nous-mêmes. Il ne dépendrait alors que de nous que l'homme et l'événement ne soient pas porteurs de désillusions.

L'espérance qui déplacera les montagnes est en nous.

La force de vaincre

Rencontre avec Sylvia Morf

J'ai poussé la grille de fer pour entrer dans le jardin et la vie de Sylvia Morf. Elle habite dans la maison léguée par ses parents, à Pully, près de Lausanne. Je regarde par le balcon le pré en pente, et cherche des yeux où ont bien pu pousser tant de muguets, fraises des bois, cerises et raisinets offerts saison après saison pour maintes bonnes causes. La vie de Sylvia Morf est comme son jardin, modeste et riche en fruits secrets.

- De quand date votre infirmité, Sylvia ?

- J'ai eu la polio à l'âge de six ans. La moitié paralysée de mon dos ne pouvait plus croître. En grandissant je suis devenue de plus en plus bossue. Tous les mois, je devais faire faire un nouveau corset de plâtre. J'étais si à l'étroit que je n'arrivais jamais à manger à ma faim.

- Quel souvenir gardez-vous de votre enfance ?

- Je suis reconnaissante à mes parents de ne jamais m'avoir traitée comme une infirme. Ils m'ont élevée comme mes frères et sœurs et ils ont fait en sorte que je puisse suivre normalement l'école secondaire au lieu de me mettre dans une institution spécialisée.

- Et après l'école, qu'avez-vous fait ?

- Je désirais ardemment m'engager dans la vie professionnelle. Mais il y avait toujours quelque chose qui rendait chaque projet impossible. Je me sentais comme un puits plein de peurs. Je pleurais pour un rien et pensais ne jamais devenir adulte. Je ne croyais à rien, pourtant un jour j'ai dit à Dieu : « Si tu existes, révèle-toi à moi. » C'est peu après que j'ai rencontré dans un restaurant à Lausanne des gens des Groupes d'Oxford. « En voilà, me suis-je dit, à qui il arrive des aventures comme dans la bible ! » Et lorsque mon père reçut une invitation pour une rencontre à Thoune, j'obtins d'y aller à sa place. Ce fut le début d'une nouvelle vie. Je compris que Dieu ne faisait pas acception de personnes, qu'il pouvait nous utiliser pour ses desseins tels que nous sommes, valides ou infirmes. Dieu a un plan pour le monde et le but de notre vie est de découvrir notre place dans ce plan.

- En quoi cette découverte a-t-elle changé votre situation ?

- Elle m'a libérée de la puissance paralysante de mon infirmité. Jusque-là, je m'étais sentie comme murée vivante dans des impossibilités. J'appris à espérer, à croire que Dieu tenait pour moi des solutions en réserve, là où je n'en voyais aucune. Un jour, on me demanda d'écrire mes convictions en style télégraphique. Il me vint six mots-clé dont trois étaient à biffer : « Moi, Impossible, Manque de foi » et trois à souligner : « Va, Crois, Patience. » Ma famille fut frappée par mon changement d'attitude. Je me mis à donner des leçons de piano à des enfants.

Jusque là, je n'avais jamais aimé les malades. Je n'éprouvais aucune envie d'entrer dans l'Association des paralysés. Mais en 1939, j'y adhérerai avec conviction, ne voulant plus garder pour moi seule la libération que j'avais trouvée.

- De quand date cette association ?

- Elle a été fondée par un Français, André Trannoy, une Anglaise et une Suisse à l'hospice orthopédique de Lausanne en 1932. Du fait de la guerre, notre section devint en 1940 l'Association suisse des paralysés. A cette époque, un handicapé n'avait, en dehors de sa famille, que trois possibilités : l'hôpital, l'asile des vieillards ou la maison psychiatrique. Dans aucune de ces institutions, il ne pouvait apprendre ou pratiquer un métier.

Nous avons d'abord créé des cahiers de correspondance et organisé des camps de vacances au centre de la Suisse, de façon à réunir Suisses alémaniques et Romands. Nous y échangeons nos expériences, nos manières de nous débrouiller, de réagir positivement aux remarques, souvent cruelles, des gens que nous côtoyions. Cela allait du mot de l'enfant, intrigué par ma bosse, qui me demandait : « Est-ce que tu la dégonfles tous les jours quand tu te couches ? » à l'exclamation de l'adulte devant un père poussant son fils dans un fauteuil roulant : « Je vous présente mes condoléances ! » Nous apprenions à en rire.

- Quand avez-vous créé votre première maison pour handicapés ou Foyer ?

- En 1950, trois handicapés perdirent leurs parents. Ils furent recueillis par une



Mlle Sylvia Morf

famille d'ouvriers à Vevey. Mais bientôt la gérance de l'immeuble mit la famille en demeure de quitter la maison ou de renvoyer les infirmes dont les fauteuils roulants déparaient l'entrée. L'heure du foyer était venue et nous avons cherché en équipe les moyens de le créer.

A l'époque rien n'existait ou presque. Nous voulions prouver à certaines personnes valides que nous pouvions faire quelque chose par nous-mêmes, pour nous-mêmes, sans tout attendre d'autrui.

- Et comment avez-vous trouvé l'argent ?

- Nous nous sommes lancés dans la foi, sans base financière aucune. Nous avons fait des bouquets de narcisses que nous écoulions à Lucerne. Nous avons fabriqué des fleurs en cuir, des truffes en chocolat, que sais-je, et finalement nous avons émis quatre cents parts de cent francs, artistiquement gravées, remboursables sans intérêts.

Le premier foyer a ouvert ses portes en septembre 1950. Certains infirmes ont pu se rendre bientôt indépendants et aller gagner leur vie ailleurs. Pour les grands handicapés, nous avons créé des ateliers sur place.

En 1960, grâce à la création de l'assurance-invalidité, notre association a pu construire quatre ou cinq foyers-ateliers et la maison de « Plein-Soleil », à Lausanne, pour personnes âgées.

- Qu'est-ce qui vous a pesé le plus dans la vie ?

- Cela vous étonnera peut-être. De petites choses, comme de ne pouvoir retenir mes larmes. La peur de fondre en larmes m'empêchait de m'ouvrir à autrui. C'était des larmes sans raison apparente. Un jour que cela m'avait prise dans le train, j'ai prié, ne sachant comment me libérer. Et il m'est apparu alors que mes larmes survenaient comme un signal

avertisseur chaque fois que je me recentrais sur moi-même, au lieu de me tourner vers ce que Dieu me demandait.

— Quels sont vos sujets de joie et de louange ?

— La réussite et le progrès des gens que j'aime et les miens aussi, bien sûr. Il y a dans notre maladie des légers mieux qui nous remplissent de joie. J'ai eu les mains paralysées. Quel bonheur de les retrouver libres : il y a tant de bienfaits dont nous pouvons prendre conscience.

Une jeune Indienne m'a dit un jour à Caux : « En pensant à vous, il m'est venu à l'esprit que votre dos était une grâce de Dieu. » J'ai trouvé qu'elle avait du courage de me le dire. « Vous avez raison, lui ai-je répondu, car sans cela, j'aurais été terriblement dure et exigeante vis-à-vis des autres. »

— La situation des handicapés ne s'est-elle pas beaucoup améliorée durant ces dernières années ?

— Et comment ! Certaines situations dramatiques ne sont plus concevables aujourd'hui. Les handicapés peuvent bénéficier d'une formation professionnelle. Autrefois, les femmes ne pouvaient être que lingères ou aides de cuisine. Les gens valides considèrent moins les handicapés comme des êtres à part. Et il y a les miracles de la technique. Pensez, de grands invalides qui écrivent à la machine de leur seul souffle.

Et pourtant ces mêmes miracles engendrent de nouveaux problèmes. On peut actuellement maintenir en vie de grands invalides. Leur nombre ne cesse d'augmenter en Suisse. Comment la génération montante fera-t-elle face à des frais qui ne cessent de s'enfler, d'autant plus que les aides bénévoles ont été remplacées par un personnel qualifié et coûteux ? Rien n'est définitivement gagné. Les structures se modifient sans cesse. L'essentiel reste l'écoute, la recherche du plan divin au travers du don de soi, qui seul libère et satisfait. C'est ainsi que nous avons trouvé des solutions à une époque où rien n'existait. C'est ainsi encore, par l'écoute de Dieu et par la foi, que d'autres que nous trouveront des formules inédites pour venir à bout de nouvelles difficultés.

Au sein des comités de « Pro Infirmis » et de l'Association suisse des paralysés, Sylvia Morf a lutté de tout son cœur pour l'épanouissement de ses compagnons de destin. Au-delà des foyers auxquels elle s'est vouée, ce qu'aujourd'hui nous recueillons d'essentiel, c'est le témoignage de sa vie où la faiblesse est devenue puissance et la souffrance personnelle bénédiction pour autrui.

Propos recueillis par
Hélène Guisan-Démétriades

« Notre destin se joue à Varsovie »

par Félix Lisiecki

Je suis né en France de parents polonais. C'est par mon père que j'ai connu la Pologne. Enrôlé de force en 1914 dans l'armée allemande, mon père déserta pour rejoindre l'armée polonaise qui se formait sous les ordres du général Haller. Après avoir combattu de 1919 à 1920 sur le front russe pour la libération de son pays, il émigra avec beaucoup d'autres dans le nord de la France comme mineur. Il a toujours rêvé de retourner dans son pays, sans jamais y parvenir, pour des raisons politiques.

Il y a quelques années, au retour d'un voyage en Pologne, ma mère et moi avons déposé sur sa tombe un peu de terre ramené de son village natal.

Comme tous les Polonais émigrés, j'ai intensément vécu les événements qui ont marqué mon pays depuis la guerre de 1939. Je me souviens de cette soirée tragique sous l'occupation allemande, en 1944, où nous avons appris par la BBC l'écrasement de Varsovie. Mon père pleurait, je rageais contre les Soviétiques qui avaient refusé leur aide aux Polonais en armes.

Les événements de Pologne de ces deux dernières années ont frappé et passionné le monde. Une image a fait le tour de la terre, celle de centaines de grévistes à genoux, en prière, dans leurs bleus de travail, à l'entrée des chantiers navals de Gdansk. Vous imaginez, en France, la même scène chez les grévistes de Renault ?

« Le monde attend de voir ce que Dieu peut faire au travers d'un pays qui se donne totalement à lui », disait Frank Buchman. A la vue de ces hommes à genoux, j'ai pensé que ce pourrait bien être la Pologne.

Un peuple guidé par Dieu au travers des périls de l'histoire, faisant corps avec lui, au sein d'une situation géo-politique intenable. Un peuple non de saints mais de pécheurs priant Dieu et se confiant en lui. Je pense à un de mes cousins en Pologne, travailleur et sérieux, qui avait bu plus que de raison au cours d'une fête de famille. Il fallut deux hommes pour l'emmener s'étendre au premier étage.



Plus tard, quand sa mère inquiète entrebaila la porte, elle le vit agenouillé, priant, au pied de son lit. C'est la Pologne.

Le gouvernement communiste polonais a dû recourir à la force, mais la force a-t-elle jamais triomphé de la foi ? Le peuple polonais s'est donné à Dieu. Dieu n'abandonne jamais les siens.

On dit souvent en France que nous sommes toujours en retard d'une guerre. Nous nous sommes battus en 1939 avec les méthodes de 1914. Je me demande si ce n'est pas tout l'Occident qui est en retard d'une guerre, avec notre supériorité technique et nos églises qui se vident. C'est notre destin à tous qui se joue à Varsovie.

Lech Walesa a dit : « Je ne crains personne sinon Dieu. » L'Eglise polonaise résiste victorieusement aux assauts continus de l'athéisme marxiste militant. Le peuple polonais s'est donné à Dieu qui va l'utiliser de façon inattendue pour répondre au défi de l'histoire contemporaine. L'inattendu de Dieu, c'est notre espoir et notre attente.

Et nous, que pouvons-nous faire pour aider la Pologne ? Bien sûr, il y a l'aide alimentaire, médicale. Mais au-delà, qu'entreprendre ? « Rien, ils se débrouilleront tout seuls », m'a répondu le dirigeant du syndicat chrétien des mineurs de France qui avait rencontré à Gdansk Lech Walesa et les autres dirigeants de Solidarité.

Cela peut étonner. La vraie question n'est-elle pas : sommes-nous prêts à participer au combat du peuple polonais ? N'est-ce pas le même combat qui se livre à Paris et à Londres ? La société que nous tentons de construire sera-t-elle avec ou sans Dieu ?

(Extrait d'une intervention faite en juin au théâtre Westminster à Londres)

Cette rubrique n'ayant pas paru depuis le mois de juin, nos lecteurs comprendront que certaines de ces nouvelles ne soient pas toutes récentes.

Un nouveau foyer en Australie

Ouverture officielle d'une nouvelle maison pour le Réarmement moral, en juin dernier, près de Perth, en Australie occidentale. Les donateurs de la maison, M. et Mme Ken Waldron, continuent d'habiter une partie de celle-ci. 132 personnes ont contribué financièrement à des travaux d'aménagement et d'agrandissement des lieux pour lesquels un architecte a aussi offert ses services gratuitement.

Délégués du B.I.T. à Caux

D'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine et d'Europe, ils étaient soixante délégués qui, venus participer en juin dernier aux conférences du Bureau international du travail, à Genève, sont montés jusqu'à Caux. Parmi eux se trouvaient cinq représentants des travailleurs du Salvador: «Après les expériences de

terreur et de violence que nous avons faites dans notre pays, nous apprécions la chance de pouvoir nous exprimer ici, ont dit ces derniers, et cela nous touche beaucoup de nous sentir partie intégrante de cette maison, symbole de tant de paix et d'espoir.»

Faisant allusion aux tensions sociales qui existent dans son pays, le représentant d'une coopérative agricole en Malaisie a déclaré: «Venant d'un pays qu'on décrit comme un volcan sur le point d'exploser, je suis particulièrement sensible au travail que vous entreprenez ici pour rapprocher les hommes, au-delà de toute distinction raciale.»

Jeunes Indiens en formation

En quête d'une nouvelle dynamique de vie, 67 étudiants indiens se sont retrouvés dix jours durant, en mai dernier, à Asia Plateau, centre du Réarmement moral en Inde. Au terme d'un programme de formation, qui comportait même un apprentissage de cuisine utilisant l'énergie solaire, nombre de décisions ont été prises par les participants: ne plus pratiquer le marché noir, restituer des objets volés, assainir ses

relations en famille. Un étudiant s'est même ouvert sur sa décision d'écrire une lettre d'excuses à un professeur pour l'avoir brutalisé physiquement.

Dans un stade écossais

Au stade de Murrayfield, à Edimbourg, 44 000 jeunes sont venus accueillir le pape Jean-Paul II, lors de sa visite en Ecosse, en mai dernier. Ils ont assisté à la présentation, en version abrégée, de la pièce anglaise «Columba» dont nous nous sommes fait l'écho dans nos colonnes à l'occasion de représentations à Caux. Celle-ci évoque les premiers temps du christianisme, avec la venue en Ecosse, au VI^e siècle, d'un jeune prince-moine irlandais. «Je n'oublierai jamais les acclamations de ces milliers de jeunes confrontés aux plus hautes exigences de la vie chrétienne», confie Joanna Sciortino, l'un des auteurs de «Columba».

Rappelons qu'à la même époque, et jusqu'au début d'août, se donnait à Londres, au théâtre Westminster, la version anglaise d'une pièce écrite par le pape dans les années 60, alors qu'il était évêque de Cracovie: «The Jeweller's shop» (La Boutique du joaillier). Celle-ci est une méditation sur le mariage vue à travers l'histoire de trois couples.

Lettre de Milan

Tecla Franco enseigne le français dans le lycée d'une petite ville proche de Milan. Un séjour à Caux, il y a trois ans, lui donne un espoir: il est possible de faire quelque chose malgré la violence latente, malgré les tensions entre collègues et l'absentéisme. Pour Tecla, cela veut dire mettre l'accent sur les relations humaines. Sous son impulsion, quelques élèves, professeurs et amis se retrouvent chaque semaine pour échanger leurs idées sur un sujet préparé par l'un



Mlle Tecla Franco

d'eux. «Moi, les autres, la communication», ou bien: «Pourquoi ai-je peur?» En plus, des lettres d'amis coréens, grecs, français, connus à Caux, les tiennent au courant de la vie d'autres pays. Une amie de Tecla, surmontant ses appréhensions, finit par ouvrir son foyer pour une réunion sur deux.

Le bilan dressé par les participants pour l'année 1981-82 souligne leur appréciation des échanges profonds entre différentes générations. Un vœu: donner un but bien défini à ces échanges et améliorer la qualité de participation de chacun.

Notre éditeur au Comptoir suisse

Du 11 au 26 septembre, les Editions de Caux tiendront un stand au Comptoir suisse, la grande foire d'échantillons qui se tient chaque automne à Lausanne. Elles se sont associées avec les Editions Ouverture et les Editions du Soc dans le cadre de l'Allée du Livre qui réunira une quinzaine d'éditeurs romands.

Plusieurs des auteurs dont les livres seront exposés et vendus à ce stand rencontreront le public et signeront leurs œuvres à des dates dont nous publions le calendrier en page 2 de la couverture. Nous encourageons les lecteurs de notre revue qui visiteront le Comptoir suisse cette année à ne pas manquer de se rendre à l'Allée du Livre.



Environ 50 enseignants participant aux travaux de la C.M.O.P.E. (Confédération mondiale des organisations de la profession enseignante) à Montreux, ont été reçus à Caux par des enseignants de plusieurs pays. Après avoir rencontré leurs hôtes autour du repas de midi, les invités ont assisté à la projection du film: «Caux-carrefour de l'humanité».

Pierre d'angle d'un monde nouveau

**Le premier délégué norvégien
au Comintern
publie ses mémoires**

« Voici l'aurore, camarades, une lueur paraît à l'Est. » A la lecture des journaux, un matin de novembre 1917, une prise de conscience s'était faite dans l'esprit d'un jeune ouvrier norvégien. Travailleurs et soldats s'affrontaient sur les barricades de Petrograd. La révolution avait vu le jour.

Le jeune ouvrier s'appelait Hans Bjerkholt. Aujourd'hui, à 90 ans, il publie ses mémoires, qu'il intitule : « Une nouvelle dimension. Quelques pages du mouvement ouvrier norvégien. » (1)

« Je ne suis pas né communiste », écrit Bjerkholt. Le cinquième de quatorze enfants, Hans voit son père obligé de quitter la ferme familiale pour prendre un emploi dans l'industrie. Peu après, victime d'un accident, son père ne reçoit pas le moindre secours de son entreprise et Hans doit lui-même, encore très jeune, s'embaucher à son tour dans l'industrie, travaillant douze heures, alternativement de jour et de nuit.

Durant les pauses, il étudie avec son frère le Manifeste communiste et d'autres ouvrages marxistes. En 1923, Hans Bjerkholt participe à la fondation du parti communiste norvégien. Cinq ans plus tard, il dirige la délégation norvégienne au congrès du Comintern à Moscou. Il s'y voit décerner un grade honorifique dans l'Armée rouge. Dans les années trente, il retourne deux fois à Moscou. Aux Papeteries Borregard, l'entreprise où il travaille, il anime la cellule du parti, qui fera bientôt la pluie et le beau temps pour les deux mille employés.

Pendant la guerre, Bjerkholt est arrêté. La libération de la Norvège le trouve dans le camp de concentration de Grini. Plus déterminé que jamais, il se considère comme un actif combattant pour la paix. « Le communisme, pense-t-il alors, c'est la voie de la paix. Tous ceux qui combattent notre idéologie sont des criminels de guerre. »

Hans Bjerkholt est membre du Comité central du parti communiste norvégien lorsqu'il se rend, en 1950, au centre de conférences du Réarmement moral, dans le village de Caux, en Suisse. Sera-t-il

ébranlé, l'homme que même les purges staliniennes n'ont pas entamé ? Laissons-lui la parole.

Ce n'est pas en lisant Marx que je suis venu au communisme, écrit-il. Dès que j'ai commencé à travailler, j'ai pris conscience de la mauvaise répartition des bonnes choses de la vie. C'est ce sentiment-là, auquel je n'aurais pas donné forme, qui se cristallisa en moi lorsque j'étudiai les ouvrages marxistes. Ce que je lisais confortait ma propre expérience. Le marxisme est devenu pour moi un instrument permettant de redresser les injustices. Comme pour beaucoup d'autres, il a consolidé en moi le désir d'un changement de société. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il a pu conquérir un tiers de l'humanité ! C'est aussi pourquoi la plus intense des propagandes anticommunistes n'a jamais pu impressionner le moins du monde ceux qui ont une orientation marxiste.

« Un être humain très spécial »

A Caux, j'ai rencontré un syndicaliste allemand qui avait été un responsable communiste pendant vingt ans. Il m'a posé une question toute simple, naïve même : « Un capitaliste est-il aussi un être humain ? » « Oui, ai-je répondu, mais un être humain très spécial : il ne peut ni ne veut changer ses motivations, c'est-à-dire la soif de profit et la volonté d'exploiter les travailleurs. » Lénine avait dit un jour que si les capitalistes pouvaient modifier leurs motivations, la guerre de classes ne serait plus nécessaire.

Or, à Caux, je me suis trouvé confronté à un facteur que ni Marx ni Lénine n'avaient envisagé : les attitudes des capitalistes les plus endurcis changeaient. Je l'ai vu de mes propres yeux. En tant que marxiste, je me devais donc de réexaminer mes conceptions à la lumière d'une telle « réalité concrète », pour reprendre une de

nos expressions favorites, car le marxisme n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action.

En vérité cependant je me demandais si ce que je voyais là n'était pas précisément la société à laquelle j'avais toujours rêvé. En était-il ainsi ? Depuis Pilate, la seule réponse à la question : « Qu'est-ce que la vérité ? » réside dans l'expérimentation personnelle. Je m'étais toujours estimé honnête dans les relations avec le parti. Mais tout d'un coup, cette honnêteté m'apparut bien relative. Je me suis trouvé prêt, alors, à examiner ma vie à la lumière de l'honnêteté absolue.

Le résultat fut surprenant. En m'engageant sur la route de la connaissance de soi, à la lumière des événements et des expériences de ma vie, je me suis trouvé en relation avec une réalité nouvelle, que je n'ai identifiée que plus tard, celle de Dieu.

Un tel processus d'assainissement éthique libère en chaque individu les forces les plus progressistes et les insère dans un plan de reconstruction du monde.

Le capitalisme a trahi ses promesses. Des millions d'hommes vivent encore dans la pauvreté et dans la faim. Le marxisme a fait faillite, non seulement parce qu'il conduit vers un nouvel asservissement, mais parce qu'il détruit jusqu'aux ressources matérielles d'un pays. Ce qu'il nous faut, c'est une communauté démocratique fondée sur le désintéressement. Les ressources mondiales, la technologie et les connaissances que nous avons acquises mettent à notre portée l'objectif qui consiste à produire assez, sinon pour la convoitise de chacun, du moins pour les besoins de tous. Nous pouvons bâtir un monde de paix, de liberté et de bien-être, mais il nous faut d'abord poser la pierre d'angle : une révolution morale dans l'esprit de l'homme.

(1) L'ouvrage de Hans Bjerkholt a été publié seulement en langue norvégienne. Le texte ci-dessus a paru dans la revue suédoise *Ny Varld*.



Hans Bjerkholt prenant congé d'un groupe d'ouvriers lors d'un voyage au Brésil

Nez au vent

Les signes de piste d'un médecin anglais

Nous reproduisons un récit fait par un médecin anglais, le Dr John Lester, qui s'est consacré entièrement depuis quelques années au travail du Réarmement moral. Ce texte a paru dans le périodique anglais New World News.

De nos jours, la valeur d'un individu se mesure de plus en plus au nombre de ses activités. Les hommes les plus compétents sont souvent les plus occupés, au point qu'ils se privent du temps nécessaire pour écouter autrui et pour réfléchir. Certains des instants les plus féconds de ma vie sont pourtant ceux où je n'ai pas trop à faire. Ma vocation m'apparaît donc sous la forme de l'obéissance aux directives divines et d'une disponibilité qui permet rencontres et déplacements. Au début de chaque journée, ma femme et moi prenons un temps de silence à l'écoute de l'inspiration divine.

« Dieu n'a pas l'air de faire grand chose pour l'instant »

Un jour il nous vient à l'esprit de prendre rendez-vous avec une personne qui habite la ville voisine et travaille dans les services de la santé. Avant de partir, je me dis : « Intéresse-toi au travail de cet homme, écoute-le ; enfin, écoutez Dieu tous les deux ». Une fois sur place, je trouve un homme en pleine difficulté. Un incident survenu la veille à son travail le tourmente. Il a grand besoin de parler et c'est ce qu'il fait, plusieurs heures d'affilée, à propos de son travail et de sa vie privée. Sa propre nature est la cause de ses problèmes, il en est bien conscient. Il reconnaît que la seule chose qui l'aiderait serait de se rapprocher de Dieu. Nous en discutons. Il se dit sans foi et doute que Dieu puisse nous donner des directives. Je lui fais remarquer que je ne serais pas venu le voir si l'idée ne m'avait traversé l'esprit d'écouter Dieu avec lui : ce que nous faisons. « S'il est ici, pense-t-il, il n'a pas l'air de faire grand chose pour l'instant ». Et moi : « Ce Dieu auquel vous ne croyez pas veille sur vous ». Voilà qui lui plaît et, pour moi, c'est l'évidence : ne me suis-je pas senti poussé à venir le voir, alors que j'ignorais tout de ses difficultés ?

Il me vient ensuite à l'esprit d'aller voir un certain chirurgien, de lui faire part des préoccupations de mon premier interlocuteur, qui concernent les problèmes des

services de santé, et de nous mettre ensuite à l'écoute. Résultat : il désire le voir. Au téléphone, l'autre m'annonce d'entrée de jeu : « Vos prières ont été exaucées » : l'objet de son angoisse s'est envolé. Il est très désireux de rencontrer le chirurgien.

L'homme à la caravane

Quelques jours après, avec un ami, je rends visite à un militant ouvrier qui souhaitait emmener un responsable syndical passer une journée avec lui à Tirley Garth, le centre du Réarmement moral dans les Midlands. Il lui avait écrit plusieurs fois. Nous le trouvons découragé : ses lettres sont restées sans réponse. Il a pratiquement renoncé à son projet et se prépare à partir en vacances dans sa caravane. Nous réfléchissons en silence tous les trois : il nous prie d'aller voir de sa part ledit responsable.

A son bureau, ce dernier nous apprend qu'il a changé d'adresse : il n'a donc jamais reçu les lettres de l'ouvrier. Plus encore, il désire vivement se rendre à Tirley Garth avec des camarades.

Sur le chemin du retour, une de ces impulsions inexplicables nous fait repasser chez l'ouvrier ! Il n'est revenu qu'en coup de vent chez lui chercher quelque chose et c'est à ce moment-là que nous arrivons. Il est sidéré. Nous pouvons donc le rassurer sur le compte de son ami syndicaliste. Le projet tient donc toujours.

Il est inscrit dans ma vocation, je crois, d'aider d'autres à mener à terme leurs initiatives. Je suis toujours émerveillé devant la précision de ces « impulsions » qui, souvent, jouent un rôle essentiel.

Un jour, je reçois un dirigeant syndical chez moi. Il fulmine contre le gouvernement, sa fille est au chômage, au travail ce ne sont que conflits perpétuels. Beaucoup de gens engagés comme lui luttent pour leurs convictions, à coups de réunions presque chaque soir, sans jamais avoir le soutien d'une vraie foi. Ils s'épuisent à la lutte. Mon interlocuteur a abandonné la gauche, quant à lui, parce que, à ses yeux, la fin ne peut pas justifier les moyens. Maintenant, il s'aperçoit que la droite use des mêmes procédés. Nous en concluons qu'il est plus important de lutter pour ce qui est moralement juste que pour ce qui est politiquement juste. Mais où trouver la force nécessaire ? Il décide de venir lui aussi avec sa femme au rendez-vous de Tirley Garth.



Le docteur John Lester

Me voilà ensuite poussé à rendre visite à un jeune Antillais, qui travaille dans l'industrie. Il m'annonce qu'on vient de le licencier. Il a besoin de parler de tout cela, de ses projets d'avenir. Lui aussi décide d'aller à la rencontre de Tirley Garth.

Un matin, je pense à un ami gravement malade : il faut que j'aille le voir. Je l'entretiens de plusieurs sujets, qui semblent lui apporter un apaisement. Le lendemain, il entre dans le coma et meurt. Comme je suis reconnaissant d'avoir obéi à cette inspiration sans attendre.

Plus qu'un appoint facultatif

Parallèlement à toutes ces visites, nous avons multiplié, mes amis et moi, nos contacts avec le monde médical. Aussi organisons-nous une soirée chez moi : y sont présentes les deux personnes dont j'ai parlé plus haut ainsi qu'une série de gens du monde hospitalier : un concierge, un comptable, le directeur d'un hôpital important, le chef de service du collège royal d'infirmiers et plusieurs médecins.

Après un échange de vues passionnant qui nous permet de mieux comprendre nos positions respectives, nous nous taisons pour écouter ce que Dieu a à nous dire. Personne n'a l'air gêné. Le directeur d'hôpital, que je ne connaissais pas auparavant, déclare : « Cette soirée m'a ouvert les yeux : il faut absolument que nous travaillions de concert. Quel encouragement de trouver chez d'autres une telle préoccupation de la Santé publique. »

Enfin vient le jour où les syndicalistes et leurs femmes se retrouvent à Tirley Garth : ils en repartent très encouragés. Après, avec un ami, je me rends chez celui qui était à l'origine de cette journée pour

Fin page suivante

Une initiative japonaise

Le Japon, devenu deuxième puissance économique mondiale, peut-il continuer à ne jouer qu'un rôle politique marginal dans les affaires du monde ? Et s'il se met à jouer un rôle, quel sera celui-ci ?

Le premier ministre japonais, Zenko Suzuki, à l'occasion de la tournée qui l'a conduit entre autres au sommet de Versailles, à la conférence des Nations unies sur le désarmement à New York et en visite en Amérique du Sud, a fait appel, lors d'une escale à Hawaï, aux nations d'Asie et du Pacifique pour « faire des efforts en vue de transformer la coopération naissante actuelle en solidarité régionale ».

NEZ AU VENT (fin)

réfléchir à la suite, avant qu'il disparaisse à nouveau dans sa caravane.

Les pistes ne manquent pas : il suffit de les suivre, travail passionnant et qui nous entraîne toujours plus loin.

Je ne sais pratiquement rien du travail de pêcheur d'hommes. Comme je voudrais mieux m'y prendre ! Quoi qu'il en soit, ce travail constitue la tâche essentielle de ma vie et de la vie de bien de mes amis. Pour l'accomplir, l'inspiration divine représente plus qu'un appoint facultatif : c'est sur elle que repose toute entreprise. Au cours de nos visites, les instants les plus riches sont ceux où nous amenons les gens à rechercher cette inspiration-là. ■

L'action du premier ministre reflète la conviction croissante chez les Japonais d'assumer une plus grande responsabilité dans les affaires internationales.

C'est dans ce contexte que certains d'entre eux ont organisé en juin dernier une conférence internationale du Réarmement moral au centre de rencontres d'Odawara, à 65 km au sud-ouest de Tokyo, avec l'idée d'atteindre les sphères dirigeantes, industrielles et politiques.

De fait, se sont rassemblées là de nombreuses personnalités telles que le président de l'Institut pour l'économie mondiale, le président honoraire de la compagnie électrique Sumitomo, le directeur des services techniques des chemins de fer japonais, un conseiller à l'institut de recherches Mitsubishi, des membres d'assemblée et de gouvernement provinciaux.

Ont également participé à ces rencontres des délégués de onze pays, dont la Corée du Sud et l'Inde.

Dans quels domaines les Japonais entrent-ils d'assumer leur responsabilité ? La conférence d'Odawara a permis d'apporter quelques réponses à cette question. On a constaté un réel désir d'aider le monde à sortir de la récession, de mettre un terme à la pauvreté dans les pays démunis, de réparer les torts causés à la Corée du Sud, qu'ils ont occupée durant la première moitié du siècle.

Les participants se sont également penchés sur tout ce qui touche aux comportements et relations humaines, lubrifiant indispensable au fonctionnement de toute société. Se référant à Confucius, M. Isamu Sakamoto, des industries électroniques Sumitomo, a parlé de la compassion

comme l'une des valeurs essentielles à cultiver.

Après la conférence, les participants venus de l'étranger ont pu se rendre dans d'autres régions du pays afin de s'entretenir avec des responsables de la vie politique, industrielle, économique et des media : A Hakone, près du mont Fuji, une réception a été donnée par la direction et les syndicats de l'entreprise Toshiba. A Osaka, que l'on pourrait qualifier de Ruhr du Japon, un déjeuner a été offert par des industriels et des hommes d'affaires ; un débat a été organisé par la jeune Chambre de Commerce, qui cherche précisément à développer des liens avec le reste du monde : des entretiens ont eu lieu avec la direction de deux journaux et d'une société de radiodiffusion.

A Tokyo

A Tokyo, des conversations se sont déroulées avec des hommes politiques appartenant à trois partis différents dont un député qui a occupé le poste de ministre du Travail du parti libéral démocrate, actuellement au pouvoir, et le leader du groupe parlementaire du parti social-démocrate : des entrevues ont été organisées avec deux hauts fonctionnaires attachés au ministère du Travail ainsi qu'une rencontre avec des syndicalistes des chemins de fer nationaux pour le secteur de Tokyo. Enfin, les organisateurs ont arrangé une visite au centre de contrôle du train Shinkansen (T.G.V. japonais) où sont coordonnées la vitesse des trains, la distance qui les sépare (255 trains relient quotidiennement Tokyo, Osaka et Hakata !) ainsi que la signalisation. Ces rencontres auront permis aux visiteurs de l'étranger de mieux comprendre ce Japon qui nous fait parfois un peu peur, et aux Japonais d'ouvrir leurs esprits et leurs cœurs aux préoccupations et aux besoins du reste du monde. ■



De gauche à droite : MM. Y. Sumitomo de la compagnie électrique Sumitomo, M. Takemoto, député social-démocrate et M. Nakajima, de l'institut de recherche Mitsubishi. Photo de droite : syndicalistes et membres de la direction des chemins de fer japonais.

*La Riviera
vaudoise
vous
accueille*

HENRI MILLASSON
Garage de Belmont



SALON DE COIFFURE

Dames et Messieurs

Jean Rubino

Bâtiment Rialto, avenue Nestlé 14
1820 Montreux Tél. 61 69 50

Une bonne adresse:

G. Monney **La Laiterie
de Gruyères
à Montreux**
Rue
de l'Eglise
catholique

Boulangerie, pâtisserie, confiserie

J. REYNAUD
MONTREUX

Succursales : Glion et Territet



AUDI - NSU
GARAGE DE BERGERE
VEVEY

J.-L. Herzig Tél. 51 02 55

**Garage
des Mousquetaires**



Robert Wagner-Girard
1814 La Tour-de-Peilz
Tél. 021/54 27 87

RENAULT Agence officielle depuis 1962

LES OIGNONS A FLEURS

BON de 5 %
sur votre achat de
tulipes, jacinthes, narcisses



Valable sur présentation de ce coupon
jusqu'au 31.12.82

BLANK GRAINES

NEUCHÂTEL : Place des Halles 13
MONTREUX : Avenue des Alpes 51
VEVEY : Rue de Lausanne 1

**PITTELOUP
CLARENS**

Tél. 61 41 41

Alimentation générale

Marchandises
de 1^{re} qualité

Michel PIRALLI

Plafonds suspendus
Staff

EN FENIL S/VEVEY
Tél. 51.18.31

ENTREPRISE

LIEBHAUSER & CIE

BATIMENTS - TRAVAUX PUBLICS

MONTREUX

TÉLÉPHONE 612468

ARKINA

eau minérale,
citron,
orange, grapefruit

Distribué par

BOISSONS RIVIERA S.A.

Eaux minérales - Bières

MONTREUX-VEVEY Tél. (021) 62.36.66

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession «A» des PTT
Articles ménagers - Lustrerie
Avenue Paul-Cérésole 12
1800 Vevey